

Le Rêve du Volcan.

*“- Et des cauchemars ?
- Parfois... Quand je rêve, j’ai peur du noir.”*

Jeudi matin,
Bertrand Pratzen rencontre Michael.

« - Vous êtes...

- Je suis Bertrand Pratzten. Et je pense que cela te ferait du bien de prendre un café avec moi.

- Mais je...

- Ou alors un chocolat chaud mais décide-toi vite. J'ai vraiment très peu de temps à t'accorder. »

Michael accepta de suivre l'inconnu jusqu'à une table discrète au fond d'une brasserie.

Quelques secondes après leur rencontre, le petit homme avait enlevé son manteau, son chapeau et ses lunettes. D'un simple geste de la main, il avait aussi complètement modifié sa coiffure. Ses cheveux plaqués au gel étaient devenus ondulants et ébouriffés, ce qui lui donnait une apparence beaucoup plus jeune et avenante que sur les photos et le portrait-robot qui circulaient en ville. Michael eut seulement le temps de se dire que « Bertrand Pratzten » avait bien raison de prendre ce genre de précaution.

Il pensa aussi à l'officier Pinter Zymot. Il vérifia que son téléphone était bien allumé dans sa poche.

« - Alors, jeune homme, qu'est-ce que tu veux savoir ?

- Ben... Qui êtes-vous ?

- Tu ne préfères pas que l'on parle de ton copain Simon ?

- Qui êtes-vous ?

- Eh bien, comme Simon te l'a sans doute expliqué, je mène des recherches sur le monde des rêves et sur ceux qui sont capables d'y accéder. J'ai longtemps travaillé seul et, maintenant, je me déplace pour rencontrer d'autres personnes qui acceptent de me suivre dans mes découvertes.

- Vous êtes recherché par la police

- Non. Certains policiers se méfient de moi et me soupçonnent mais personne n'a rien à me reprocher. Par contre, c'est vrai que, depuis que je suis ici, la pression autour de moi n'a jamais été aussi forte. Dès mon arrivée à la gare, j'ai été abordé par un flic qui se faisait passer pour un de mes contacts.

- Pinter Zymot ?

- C'est ça. Je suis quelqu'un de très prudent mais il est évident que je ne pourrais pas rester dans cette ville aussi longtemps que je l'avais prévu.

- Vous vous êtes caché avec Simon chez Betty, n'est-ce pas ?

- Non. C'est une tactique assez courante de désigner des personnes suspectes, de fouiller leur maison et même d'en placer quelques-unes en garde à vue. Pour la police, ça ne coûte rien et ça met à cran tous les témoins potentiels. Regarde-toi. C'est idéal pour me faire passer pour un dangereux criminel, non ?

- Ben voyons...

- Pinter Zymot croit qu'il travaille sur une affaire de disparition organisée par un serial-killer. Les affaires d'adolescents disparus sont des enquêtes très sensibles : les parents, les médias, les juges... tout le monde attend des réponses. Tout le monde veut que ça s'arrête le plus vite possible. En mettant la main sur moi, Zymot espère trouver une solution simple pour résoudre plusieurs affaires sinistres mais, crois-moi, il fait fausse route. Je ne veux aucun mal à Simon et je n'ai jamais tué personne. Si Zymot n'était pas intervenu avec toute sa troupe, l'absence de ton copain serait passée quasiment inaperçue et tout serait déjà terminé.

- Et où est Simon ?

- Figure-toi que je ne le sais pas. A cause de Zymot, nous ne pouvons pas rester trop longtemps ensemble au même endroit. Nous nous séparons et nous nous donnons simplement des points et des heures de rendez-vous avant de nous séparer à nouveau. Ce n'est vraiment pas commode pour procéder à mes tests mais je suis convaincu que ton camarade a vraiment des possibilités exceptionnelles. Et toi aussi, d'ailleurs, tu as l'air assez doué.

- Laissez tomber. Je ne suis pas intéressé.

- Ca, je suis sûr que nous aurons l'occasion d'en reparler. Pour l'instant, je voulais juste que tu saches que Simon n'est pas en danger. Et toi, tu dois avoir confiance en ce qui t'arrive.
- Et pourquoi Simon n'est-il pas venu me le dire lui-même puisqu'il est libre et en bonne santé ?
- Il préfère juste ne pas se montrer dans le quartier. C'est assez simple à comprendre. Tout comme il n'utilise plus son téléphone ou ne consulte même plus ses messages. Cela suffirait à...
- Et quand cette comédie sera-t-elle terminée ?
- Pour ce qui est de la « disparition » de Simon, c'est presque terminé. Pour tout le reste, cela ne fait que commencer. Le monde des rêves existe. Fais confiance à Simon, il a toutes les qualités qu'il faut pour aller loin tout en maîtrisant la situation. C'est vraiment quelqu'un de doué. Je dois te quitter. A bientôt, Michael. »

Bertrand Prätzen se leva avec un sourire amical et, sans trop y réfléchir, Michael accepta de lui serrer la main. Une légère tape sur l'épaule et l'homme sortit du café. Michael, lui, resta seul encore un moment. Puis il sortit à son tour et partit dans la direction opposée à celle du lycée.

Jeudi matin,
Michael reste seul... avec un chien.

Vers 10h30, Michael se dit que cela faisait 24 heures qu'il avait appris la disparition de Simon.

24 heures. Le temps lui semblait si long alors que les événements se bouscullaient les uns contre les autres. Michael détestait cette impression de ne rien maîtriser.

Depuis la veille, il attendait que les choses se passent... Il en avait pourtant l'habitude. Depuis quelques années, il avait l'impression d'avoir mis sa vie entre parenthèses pour observer celle des autres. Il regardait, neutre et discret. Il ne participait pas. Les autres s'agitaient, très peu le remarquaient et il aimait ça. Enfin, au moins, il savait où il en était.

Mais, depuis 24 heures, il ne savait plus vraiment. Dans cette histoire de disparition, était-il acteur ou observateur ?

Au bout d'un certain temps, il se dit qu'il était un acteur qui ne pouvait rien faire, ce qui lui semblait être la pire des situations.

Simon, lui, savait ce qu'il voulait faire. Probablement. Bertrand Pratzen tirait les ficelles. Pinter Zymot cherchait Simon. Kitty, elle, savait qu'elle ne pouvait rien faire. Betty, par contre, était sans doute dans une situation plus compliquée... Et lui ?

Pratzen et Simon essayaient de l'attirer de leur côté. Pinter Zymot lui avait demandé de l'appeler au moindre nouveau détail.

Il y avait donc un choix.

Pour réfléchir à tout ça, Michael s'était assis sur deux petites marches de pierre qui donnaient sur un trottoir.

Il fixait les pieds des passants qui défilaient sans le voir. Ça le rassurait pendant qu'il réfléchissait.

Il avait enregistré le numéro de Pinter Zymot sur son téléphone. Il n'avait plus qu'à appuyer sur une touche pour le prévenir. Sans trop y croire, il avait aussi appelé le téléphone portable de Simon

mais il n'avait pas laissé de message.

Jusque là, Michael avait isolé la seule question vraiment primordiale : Simon était-il en danger de mort ?

Si oui, il fallait appeler immédiatement Pinter Zymot. Si non, il suffisait d'attendre sans chercher à agir. S'il y avait un doute...

Normalement, dans le doute, il savait qu'il devait appeler.

Pourquoi n'appelaient-ils pas ? Pourquoi n'avait-il pas essayé de retenir Bertrand Pratzen ? Pourquoi ne s'était-il pas jeté sur lui, comme il l'avait crié à Simon ? Vu le gabarit de Pratzen et l'urgence de la situation, il aurait pu en faire plus.

Que lui reprocherait-on si Simon était retrouvé mort ou s'il ne revenait jamais ? Que se reprocherait-il à lui-même ?

Pourtant, même avec cette idée en tête, il n'appelait toujours pas.

« Dans ses rêves, on ne peut pas imaginer sa propre mort... »

En fait, même dans la vie réelle, la mort lui semblait être une idée bien vague.

« Simon va mourir. Il est peut-être déjà mort. »

Qu'est-ce que cette phrase signifiait pour lui, assis sur ce trottoir ?

Il a disparu. D'accord. Il a été enlevé de force. D'accord. Il a peut-être été agressé... séquestré... torturé... Ses parents souffrent. D'accord. Il est mort...

« Il va mourir. Fous-toi vite cette idée dans la tête et appelle les flics ! »

« Non, attends encore un peu. Il va se passer quelque chose. Pour t'aider à choisir. »

« Il va mourir. »

« Au fond de toi, tu n'y crois pas vraiment. »

« Il y a toujours un risque. »

« Et alors ? Ton appel n'y changera rien. »

« Quel connard ce Simon ! »

Quelle heure était-il lorsque Michael remarqua dans son champ de vision une forme qui ne bougeait pas devant lui ?

C'était un chien.

Un petit chien beige clair, presque jaune, était assis devant

lui et le regardait tranquillement au milieu des chevilles des passants.

« *Qu'est-ce qu'il me veut celui-là ?* »

« *Rien. Un chien ne demande rien. Il attend, c'est tout.* »

« *Il ne juge pas les gens.* »

Michael tendit sa main droite en direction de l'animal. Il approcha sa truffe et il commença à lui lécher gentiment les doigts. Sans s'arrêter.

En ces instants de questionnements profonds, Michael se laissa faire et il sut apprécier les chatouilles prodiguées par le petit animal.

« *Un peu d'affection gratuite.* »

Si un passant s'était arrêté pour regarder Michael, il l'aurait même vu sourire.

« *Alors... d'où vient-il ?* »

« *Il a l'air propre. Il porte un collier.* »

« *Rien d'écrit dessus. Un numéro. Allez, viens là, mon beau.* »

Il prit le petit chien dans ses bras et lui gratta gentiment le dos et le menton pendant que lui continuait à lui lécher les doigts.

« *J'aimerais bien le garder.* »

« *Profites-en vite avant que son maître n'arrive en gueulant.* »

« *Finale, c'est ça l'ami idéal.* »

Il s'occupa du petit chien jaune jusqu'à ce qu'un message arrive sur son téléphone. Il était déjà 11h52.

Et, pour Michael, c'était la deuxième bonne nouvelle de la matinée : Kitty répondait à son message de 9h24 dans lequel il lui avait proposé de venir manger un sandwich à la terrasse du snack plutôt que de rester à la cantine. Elle était d'accord. Il était temps d'y aller.

Michael se leva et déposa le petit chien par terre.

« *Tu m'accompagnes ?* »

Les marches de pierre étaient à l'ombre mais le trottoir était au soleil. Il faisait beau ce jour-là.

Jeudi midi,

Michael déjeune avec Kitty (et le chien).

Il était 12h28 sur la terrasse du snack.

- « - Tu as rencontré Bertrand Prätzen ? le suspect ?
- Disons plutôt que c'est lui qui est venu me trouver ce matin.
- Il t'a parlé de Simon ? Il t'a dit où il était ?
- Non. Il m'a dit qu'il ne le retenait pas prisonnier. D'après lui, ils se cachent chacun de leur côté et ils se retrouvent seulement pour leurs tests sur le monde des rêves.
- Et ils sont venus chez moi ?
- Non. Toujours d'après lui, la fouille de ta maison était juste une tactique pour stresser tout le monde et convaincre les gens que Simon était bien en danger.
- Sympa, j'en parlerai à ma sœur.
- Comment va-t-elle ?
- Elle ne dit pas grand-chose. Je crois qu'elle ne comprend rien à ce qui lui arrive. Elle dit que ça va mais elle est vraiment nerveuse. Elle surveille son téléphone et ses messageries en permanence.
- Elle attend quelque chose de son mec ?
- Sûrement. Mais plus rien n'arrive.
- Est-ce que ce type pourrait être Bertrand Prätzen ?
- Ca semble totalement impossible. A moins que ce type se soit planqué en ville depuis des semaines. Qu'il ait pris contact avec Betty et qu'ils se soient vus plusieurs fois... De toute façon, elle m'a dit que les flics lui avaient montré plusieurs photos mais qu'elle était sûre de n'avoir reconnu personne.
- Un complice alors ?
- En tout cas, soit le mec de ma sœur n'a rien à voir avec l'affaire soit c'est vraiment une histoire de dingue.
- Pour moi, ça l'est déjà.
- Oui mais quel rapport avec ma sœur ou ma maison ?
- Elle avait bien gardé tes clés le soir où Simon a disparu.

- Oui mais elle me les a rendues.
- Tu as une cave aménagée en chambre d'amis.
- Oui elle a déjà été fouillée, merci. Mais qui pouvait le savoir ?
- Ben, le mec de Betty. C'est sûrement là qu'ils se retrouvaient.
- D'accord, si ce type est dans le coup, tout s'explique mais quand même ! Cette histoire aurait été préparée depuis des mois, tout ça pour enlever Simon et pouvoir entrer dans ma cave ? Il doit y avoir des plans plus simples, non ?
- Evidemment... Il faudrait qu'elle nous explique qui est ce type.
- Peut-être pas tout de suite, alors. J'ai déjà du mal à lui demander comment elle va sans qu'elle s'énerve.
- C'est sûr. »

« - Et ce petit chien, qu'est-ce qu'il te veut ?

- Il est venu me voir après ma rencontre avec Prätzen. Regarde. Il adore me lécher la main.
- Donne-lui plutôt un bout de sandwich.
- Je lui en ai déjà donné deux mais il n'a pas vraiment l'air affamé.
- Mais dis-moi... Simon a disparu et tu rencontres le principal suspect. Tu as quand même prévenu les flics, non ?
- Non, même si ça a l'air complètement débile. Pourtant, je n'ai pas arrêté d'y réfléchir toute la matinée.
- Alors tu crois ce que t'as raconté Prätzen ?
- Non plus. En fait, j'ai tellement l'impression d'avoir rencontré Simon dans mes rêves que...
- Que tu penses bien qu'il est toujours vivant et qu'il fait juste ses expériences.
- Ca doit être ça. Alors que tout le monde est persuadé qu'il est en danger...
- Je te comprends un peu. Malgré tout ce qui se passe, je n'arrive pas à prendre sa disparition au tragique. A avoir peur pour lui. Plutôt pour Betty...
- Alors, nous sommes deux malades !
- D'accord. C'est quoi le traitement ?
- Je ne sais pas. Même se reposer et dormir semblent contre-

indiqués.

- Tu as rêvé de quoi la nuit dernière ?
- De toi, bien sûr... Non, en fait, d'un grand espace vide et j'ai entendu la voix de Simon m'expliquer à peu près les mêmes choses que Prätzen ce matin. Et toi ?
- De rien... Enfin, je ne me souviens pas avoir rêvé de grand-chose. De toute façon, je n'ai pas beaucoup dormi.
- J'ai un peu peur de ce qui m'attend cette nuit.
- Tu crois vraiment que, en essayant, on pourrait arriver à se rejoindre dans nos rêves ?
- Je ne sais pas. Il faudrait essayer de dormir ensemble.
- Euh...
- Désolé, je plaisante. De toute façon, je n'avais jamais dormi avec Simon avant...
- Avant quoi ?
- Non, non. Jamais.
- Ah, c'est donc ça votre véritable petit secret. Je me disais aussi... qu'il y avait quelque chose.
- Mais oui, bien sûr.
- Imagine que je te dénonce à la police en révélant que, en réalité, vous couchiez ensemble. C'est toi qui irait en garde à vue. En fait, c'est pas ma sœur qui est dans le coup.
- Moi non plus. Je suis innocent.
- Tu caches bien ton jeu surtout. J'en suis sûre, c'est un crime passionnel ! Ou alors tu l'as oublié dans ton placard. Personne n'a encore fouillé ta chambre !
- A part des slips et des chaussettes...
- Les tiens ou les siens ? C'est l'histoire des deux amants qui...
- Finis ta tranche et on y va. Je vais essayer d'aller en cours cet après-midi.
- Dis-moi quand même, entre nous... Tu l'as violé avant de...
- Arrête ! Tu vas faire peur au chien.
- Mais non, mais non. La vérité, c'est tout !
- J'appelle d'abord mon avocat. »

Jeudi soir,
le rêve du Volcan.

En dehors de la « parenthèse enchantée » du repas avec Kitty, tout le reste de la journée se déroula comme une chute interminable. Un puits sans fond.

Toujours les mêmes questions qui revenaient sans arrêt. Jamais aucune réponse.

Ou, plutôt, toujours trois ou quatre réponses possibles. Jamais une seule réponse nette et précise.

Toujours un choix à faire. Seul. Le temps d'hésiter, il ne faisait rien. Mais les questions restaient les mêmes. Plus pressantes à chaque minute puisque que le sort de Simon était en jeu.

« *A quoi cela servirait-il d'appeler maintenant Pinter Zymot ? A sauver Simon ? A soulager sa conscience, à se sentir ridicule ?* »

Ridicule. Pendant ce temps, les cours, les autres... Quels autres ? Quels cours ? Une minute après l'autre.

De toute façon, personne n'avait eu envie de lui adresser la parole cet après-midi. Le petit chien ? Il s'était arrêté à l'entrée du lycée à 13h55. A 17h02, il n'était plus là. Evidemment. Toutes les mains se valent.

Michael rentra seul chez lui.

A 19h30, le repas. Sa mère le regardait sans rien oser lui dire. A 19h42, elle ne put s'empêcher de poser la question fatale : « Quand même, si tu savais quelque chose, tu le dirais, n'est-ce pas ? »

Michael laissa tomber sa fourchette et il sortit faire un tour au pied de son immeuble.

Il attendit là quelques minutes. Il se demanda si le petit chien viendrait le rejoindre. Il se sentit ridicule mais, comme il était seul, ça le fit sourire.

A 19h55, il remonta s'excuser poliment avant d'aller s'enfermer

dans sa chambre.

« - Excuse-moi, maman. Je n'en peux plus de cette histoire.

- Je sais bien. Excuse-moi aussi. »

Ce soir-là, Michael décida de faire les choses normalement.

Il se déshabilla et enfila un pyjama propre.

Il s'installa entre les draps. Un peu de musique, un magazine.

Extinction des feux à 21h04. Comme avant.

Pas sommeil. Juste besoin de calme. La journée était finie donc le plus dur était fait. Le temps allait passer plus vite.

Dans le noir, Michael entendit la vibration de son téléphone portable qui annonçait l'arrivée d'un message.

Plus tard. Demain.

Il fallait se concentrer sur soi-même. Rien ne doit venir de l'extérieur. Tout doit remonter de l'intérieur. Il suffit de laisser faire. De ne pas avoir peur. Ne plus bouger mais ne rien retenir.

Fermer les yeux et regarder. Des images. Des sons.

Des visages. Des voix. On a envie de répondre. On a envie de se lever. Mais ça passe.

Ne pas dormir. Pas encore. Laisser aller.

Des visages. Des voix. Une sensation de vertige. Ne pas bouger.

Ca vient de l'intérieur. Ca va passer.

Des visages. Des voix. Une souris passe.

Tout s'accélère puis plus rien. Dors...

Enfin le temps s'accélère et les heures vont passer comme des minutes. Tout défile. Rien ne reste. La paix.

Il était 23h57 lorsque retentit l'explosion !

« Maman ?

Michael sortit vite de son lit et ouvrit la porte de sa chambre.

Tout était calme.

L'appartement était plongé dans l'obscurité et seul un rayon de lumière blanche passait sous la porte de la chambre de ses

parents.

« - Maman ?

- Ne t'inquiète pas . Maria a fait du bruit en rentrant. Retourne te
coucher maintenant.
- Maria ? »
Michael se retourna et vit un autre rayon de lumière, rouge, qui
passait sous la porte de la chambre de sa sœur.
« Maria ? »
Des bruits sourds d'explosion semblaient venir du dehors.
Il avança dans le noir et ouvrit la porte.
Un petit garçon en pyjama bleu était assis sur le lit.
« - Simon ? Qu'est-ce que tu fais là ?
- Tu m'as invité à venir dormir chez toi, non ?
- Mais quel âge as-tu ? On dirait que...
- Et toi, tu ressembles à quoi, d'après toi, avec ton pyjama tout
neuf ? Tu veux jouer à quelque chose ?
- Je ne sais pas.
- Tu t'en souviens ? C'était vraiment chouette ici, quand il y avait
tout le monde. Ton père, ta mère, ta sœur... L'ambiance était
géniale par rapport à chez moi.
- Tu crois que mon père est encore ici ?
- Ca, je ne sais pas. N'oublie pas quand même qu'on est chez toi.
- Toi, tu as encore tes deux parents.
- Je sais. Mais ça ne règle pas tout.
- Qu'est-ce qu'on fait là, Simon ?
- Tu m'as invité, alors je suis venu. J'étais bien ici, à cette
époque. Ce sont de chouettes souvenirs. Par contre, ça cartonne
dehors. Je crois que je vais te laisser. A mon avis, cet immeuble
n'en a plus pour longtemps à tenir debout. Salut, vieux pote.
N'oublie pas que tu es chez toi. »
Le sol et les murs de la chambre commençaient à trembler. Les
déflagrations devenaient de plus en plus proches. De plus en plus
violentes. Toute la chambre donnait l'impression de basculer sur
elle-même.
Michael sortit en courant et retomba dans l'obscurité du couloir.
« Maman ? Papa ? Maria ? Il faut sortir ! Vite ! »
« Répondez-moi ! »

Les murs craquaient. L'immeuble commençait à s'effondrer.
Michael ouvrit toutes les portes de l'appartement en criant mais
il n'y avait plus personne.
« Je suis tout seul. Ils sont déjà tous sortis. »
Des éclairs rougeoyants claquaient à travers les volets des
fenêtres.
« Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Il me faut... une porte ! »
Michael se mit courir droit devant lui. Au bout de la troisième
porte, il arriva dans la cage d'escalier.
Le tremblement de terre se poursuivait. Il se mit à dévaler les
marches. Le colimaçon. Des lueurs de flamme semblaient
remonter du fond de l'immeuble.
Puis ce fut l'explosion totale.
Michael se plaqua contre le mur et s'accrocha de toutes ses
forces pour ne pas être emporté.
Le déluge de feu finit par s'arrêter et il put reprendre sa descente
parmi les décombres.
Il sortit dans la rue en se faufilant par une paroi éventrée.
« On ne peut pas rêver sa propre mort... »
Il y avait du monde attroupé sur le trottoir.
Personne ne l'avait vu sortir. Personne ne le cherchait. Il avança
parmi la foule.
« Maman ? Maria ? »
« Qu'est-ce que tu fais là, petit ? »
« Quoi ? »
Il entendit alors une voix qu'il reconnaissait.
« - Michael ! Michael !
- Kitty, c'est toi ?
- Mais oui, que s'est-il passé ?
- Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu fais là, toi ?
- Comme tout le monde. J'ai entendu l'explosion et je suis venue
voir.
- Tu as vraiment entendu l'explosion ?
- Oui, je dormais et ça m'a réveillé. Et j'ai aussi entendu ta mère
qui t'appelait.

- Où est-elle ?
 - Je ne sais pas. Elle avait l'air complètement paniquée. »
 Une nouvelle explosion retentit et le sol se souleva brusquement
 sous leurs pieds.
 « Il faut partir ! Vite ! »
 « C'est un volcan ! »
 Michael attrapa Kitty par la main et ils se mirent à courir.
 Autour d'eux, les gens semblaient étonnés. Mais inertes.
 « Partez ! Partez vite, tout va exploser ! »
 Personne ne réagissait.
 Au bout d'un moment, Kitty le retint par le bras.
 « - Et le chien ?
 - Quel chien ?
 - Le petit chien que tu avais trouvé et qui te léchait la main. On
 ne peut pas le laisser là.
 - Mais je ne sais même pas d'où il vient...
 - Alors lui aussi tu vas l'abandonner.
 - Quoi ?
 - Comme ta mère. Comme Simon.
 - Mais non. Il faut simplement partir.
 - Moi, je ne veux pas abandonner ma sœur.
 - Mais puisqu'on ne peut rien faire pour eux...
 - Qu'est-ce que tu en sais ? Tu préfères toujours te mettre à l'abri
 mais, là, tu ne peux plus.
 - Pourquoi ?
 - Mais regarde autour de toi ! Pourquoi, d'après toi, tout est en
 train d'exploser ?
 - Mais c'est un volcan...
 - Et qui a fabriqué ce volcan juste sous chez toi ? C'est ta tête qui
 est en train d'éclater, Michael ?
 - Quoi ? Ma tête en éruption ?
 - Tu sais, je ne comprends pas encore grand-chose à vos rêves
 mais je pense qu'il faudrait que tu sois beaucoup plus serein pour
 aborder ces nouveaux mondes.
 - Plus serein ? En ce moment, ce n'est pas possible.

- Alors, c'est encore perdu d'avance, n'est-ce pas ?
 - Ne dis pas ça !
 - Ecoute, j'ai accepté de te rejoindre mais, si tu ne prends pas les
 choses en main, c'est clair que je n'aurai pas envie de revenir.
 - Mais c'est tellement compliqué...
 - Tes rêves, c'est le bordel. Essaie au moins de te les approprier.
 Fais quelque chose. Agis sur ce qui dépend de toi. Si tu ne peux
 rien changer au cours des choses, essaie au moins d'être en paix
 avec toi-même. Si on doit partir vers l'inconnu, je serai d'accord
 de te suivre si tu ne te contentes pas de subir. Ou d'observer.
 - Et si je n'y arrive pas ?
 - En tout cas, ce n'est pas en laissant des volcans trembler sous
 ton lit que tu pourras séduire une fille.
 - Ah... Et toi ?
 - Moi, je suis une fille. A demain. »

Michael se réveilla doucement avec, dans sa tête, l'image
 d'un joli sourire.

Il se souvenait vaguement d'un baiser d'au-revoir mais peut-être
 l'avait-il inventé...

Il était 3h52. Vendredi matin. Quelques explosions résonnaient
 encore au loin, au fond de son crâne.

Il sortit de ses draps pour faire un petit tour dans l'appartement
 endormi.

Papa, maman, Maria, Simon. Agir. Kitty, Bertrand Pratzen, Pinter
 Zymot. Il fallait agir.

Ca semblait si simple à dire. Agir. Choisir. Etre en paix.

En revenant dans sa chambre, Michael se souvint du message qui
 était tombé sur son téléphone au moment où il s'était endormi.

Agir. Lire le message.

« Demain matin, même endroit et même heure.

Bonne nuit. B.P. »

Le numéro d'envoi était celui du portable de Simon. Il était 4h14
 du matin et la nuit de Michael était terminée.